

Cours, Katniss, cours !

The Hunger Games : Le Film — États-Unis 2012, 148 minutes

André Caron

Numéro 278, mai-juin 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/66588ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Caron, A. (2012). Compte rendu de [Cours, Katniss, cours ! / *The Hunger Games : Le Film* — États-Unis 2012, 148 minutes]. *Séquences*, (278), 50–50.

The Hunger Games

Cours, Katniss, cours !

À l'instar de son rôle dans *Winter's Bone* (2010), Jennifer Lawrence en impose dans celui de Katniss Everdeen, l'héroïne de ce *Hunger Games*. Elle sort gagnante d'un film grand public dont le potentiel de critique sociopolitique semble échapper au réalisateur Gary Ross.

André Caron

D'abord scénariste de *Big* (1988) et *Dave* (1993), Gary Ross passe à la réalisation avec *Pleasantville* (1998) et *Seabiscuit* (2003), qui démontrent combien il choisit ses projets avec prudence. Il est donc curieux de le voir se lancer pour son troisième film dans l'adaptation d'un roman issu d'une trilogie réputée pour ados, avec un fort lectorat et un potentiel de franchise aussi grand que les *Harry Potter* ou les *Twilight*, ce qui est confirmé par le succès instantané de *The Hunger Games* à travers le monde lors de son premier week-end (plus de 200 millions de dollars). Bien qu'il ait écrit le scénario avec l'auteure Suzanne Collins, Ross a dû se plier aux exigences du film commercial afin d'atteindre la classification PG-13 qui lui permet de rejoindre son public cible. Ce faisant, il édulcore le potentiel de critique sociopolitique qu'il avait pourtant abordé de front dans ses deux films précédents.

The Hunger Games projette la société américaine dans un futur barbare et brutal, plus proche de 1984 que de *Brave New World*, un monde où le capitalisme s'est retranché dans le Capitole (la capitale du pouvoir central) qui exploite toutes les ressources d'un pays divisé en 12 districts et qui asservit la population. Après une rébellion sanglante qui a entièrement détruit un treizième district, le gouvernement a instauré les «Hunger Games», qui réunissent dans une arène naturelle (mais artificiellement contrôlée) deux enfants de chaque district entre douze et dix-huit ans. Sur les 24 participants (12 filles, 12 garçons) qui doivent alors s'entretuer, un seul sortira vainqueur. Nous en sommes aux 74^{es} Jeux ; 1691 enfants ont donc ainsi été sacrifiés depuis l'instauration de ces jeux. Comment fonctionne une telle société ? Comment la population supporte-t-elle une telle humiliation ? Comment les États-Unis ont-ils pu tomber si bas ?

Ces questions sont à peine effleurées, car l'opposition entre le Capitole et le peuple se réduit à un manichéisme primaire : les riches et excentriques profiteurs d'un côté, les démunis et les ouvriers de l'autre. Les mythes fondateurs de la vieille nation américaine reprennent alors le dessus : Katniss Everdeen, une adolescente pauvre et sans ressources, va se sacrifier tel un messie pour sauver sa cadette et protéger sa famille, affronter avec succès tous les obstacles et remporter tous les honneurs en défiant l'autorité en place (nécessairement corrompue et élitiste) pour ramener avec elle son compatriote amoureux, qui défend comme elle les vraies valeurs de décence, de compassion et de loyauté. La pureté et l'héroïsme de Katniss sont maintenus grâce à la méchanceté des autres combattants qui se chargent d'éliminer ceux et celles que Katniss n'aurait pu se résoudre à tuer. Katniss ne tue que ceux qui le méritent, surtout celui qui transperce de sa lance la fillette de 12 ans du District 11, Rue, qui lui rappelle sa propre sœur et qui l'a aidée.



Katniss ne tue que ceux qui le méritent

Sa mort (son meurtre) s'avère le seul moment vraiment prenant du film. Pour consoler l'enfant mourante, Katniss entonne la même chanson qu'elle avait fredonnée à sa sœur Primrose. Puis, elle encercle le cadavre de petites fleurs blanches à feuilles en flèches, les *sagittaria sagittifolia*, aussi appelées «katniss», ce qui fait bien sûr référence aux talents d'archer de l'héroïne. Ce motif des fleurs, déjà présent dans le livre, est bien intégré dans cette scène qui diverge pourtant du roman avec l'idée de la chanson et de ce qui suit : Katniss lève trois doigts vers le ciel en signe de défiance, un geste déjà adopté par la foule lorsque la jeune femme s'est portée volontaire. Ce geste est maintenant repris par les compatriotes de Rue dans le District 11 et une révolte éclate. La populace attaque les «agents de la paix», qui ripostent violemment.

Cette scène offre la seule véritable indication de la voie qu'aurait pu prendre cette production un peu trop sage. Gary Ross met son savoir-faire technique au service du récit, en utilisant par exemple la même caméra à l'épaule, nerveuse et instable, pour décrire la survie dans le District 12 et dans l'arène des jeux, alors que les scènes dans le Capitole emploient une caméra plus stable et plus rigide. Mais, PG-13 oblige, il tempère la cruauté et la violence qu'impliquent de tels jeux de gladiateurs, comme il écarte les effets visibles de la déshydratation, de la malnutrition et des blessures saillantes que subissent Katniss et son camarade Peeta. Ce faisant, il rend la compétition plus attrayante, l'enjeu plus séduisant et la victoire plus reluisante qu'elle ne devrait l'être dans le contexte de ces «Jeux d'affamés».

■ **HUNGER GAMES : LE FILM** | États-Unis 2012 — **Durée** : 148 minutes — **Réal.** : Gary Ross — **Scén.** : Gary Ross, Suzanne Collins, Billy Ray, d'après le roman de Collins — **Images** : Tom Stern — **Mont.** : Stephen Mirrione, Juliette Welfling — **Mus.** : James Newton Howard — **Son** : Carl Rudisill, Mark Weingarten, Lon Bender — **Dir. art.** : Philip Messina, John Collins — **Cost.** : Judianna Makovski — **Int.** : Jennifer Lawrence (Katniss Everdeen), Josh Hutcherson (Peeta Mellark), Liam Hemsworth (Gale Hawthorne), Woody Harelson (Haymitch Abernathy), Stanley Tucci (Caesar Flickerman), Donald Sutherland (President Snow) — **Prod.** : Nina Jacobson, John Killik — **Dist.** : Alliance.